

CHLORE

*Ce livre a été publié grâce à la recommandation
de Jutta Bechstein-Mainbogu du Goethe Institut de
Bordeaux.*

Johannes Gelich
Chlore

roman

Traduit de l'allemand (Autriche) par
Dominique Venard et Catherine Henry

*Traduit avec le concours du BMUKK
(Bundesministerium für Unterricht, Kunst und Kultur)*

a!

Collection « K. 620 »
Éditions Absalon

© Literaturverlag Droschl, Graz – Wien, 2006

Titre Original : *Chlor*

© Éditions Absalon pour la traduction française, 2008

36, place des Vosges – 54000 Nancy

www.editionsabsalon.com

ISBN-13 : 978-2-916928-05-0

ISBN-10 : 2-916928-05-7

ISSN : 1960-3215

Pour Linda

UN

L'entreprise, le mot n'est pas beau. D'abord il y a *lente*, l'œuf des poux. Puis il y a *prise*, comme si quelque chose s'attrapait, comme s'il y avait une emprise qui s'opérait. Et entre les deux, ce *re* qui ne va pas tarder à gêner le *ri*, et qui sonne comme un *rot*. Bref, l'entreprise est grosse de l'emprise du parasite.

Roland Barthes

Après la chaleur de la piscine, l'air froid de la rue me fouette le visage. Il fait aussi frais et humide qu'en novembre. Je me sens reconnaissant de cette journée inopinément passée à la piscine. De retour à la maison, je n'allume pas la lumière. Cela me paraît absurde d'allumer rien que pour moi. Je ne ressens ni faim ni soif, mais seulement une lassitude qui me donne envie de déconnecter, et je contemple la façade de la maison d'en face, assis dans la pénombre sur le canapé du salon. Je repense à la fille au bikini zèbre et me demande si je la reverrai demain à la piscine. Au-dessus des toits, tandis que le crépuscule bascule dans la nuit, je vois la lumière des écrans de télévision trembloter nerveusement derrière quelques fenêtres. Dans ma tête, les voix de la piscine se sont apaisées en un murmure régulier. Je prends plaisir à regarder le jeu rythmique des couleurs. Du bleu, une lueur rouge par-ci, un éclat de jaune par-là, mais surtout du bleu, un bleu froid, nerveux. Tout en suivant des yeux le

va-et-vient de fin de journée derrière les fenêtres de la maison d'en face, je me repasse le film de la matinée : comme tous les jours, je m'étais rendu au travail, avais salué deux ou trois collègues dans l'ascenseur d'un hochement de tête et étais entré dans mon bureau, au 7^e étage de notre cube de verre au bord du Danube. J'avais allumé mon ordinateur, et j'étais en train de sortir quelques papiers de mon attaché-case quand j'avais reçu un appel de la Kain, ma chef de service, me demandant de passer la voir pour un entretien en tête-à-tête. Dans son bureau, elle m'avait informé que notre service allait être restructuré, dans le cadre de mesures de *re-engineering*, et m'avait tendu une lettre de licenciement. J'étais congédié avec effet immédiat, et ma présence dans la maison n'était plus requise pendant la durée du préavis. Pour ce qui était des indemnités, je devais me mettre en relation avec le département des ressources humaines. Tandis que nous attendions le contrôleur, la Kain m'avait expliqué que ça allait sans doute bientôt être son tour. Je t'appelle ! m'avait-elle lancé depuis le seuil de son bureau en guise d'au revoir, avant de me remettre en souriant entre les mains du contrôleur. Celui-ci m'avait escorté jusqu'à mon bureau pour surveiller mon déménagement. Tandis que je mettais de l'ordre dans mes affaires personnelles, il s'était excusé plusieurs fois d'un ton mécanique : le règlement, vous savez. C'est bon, avais-je répondu. Une heure plus tard, j'avais copié mes e-mails et adresses privés et vidé les tiroirs de mon bureau. Quand j'avais coupé mon ordinateur en appuyant sur l'interrupteur derrière la soufflerie, le contrôleur m'avait demandé : vous faites toujours comme ça ? Je n'avais rien répondu, j'avais rangé mes papiers et ma lettre de licenciement dans mon attaché-case et nous avions quitté mon bureau en silence. Puis nous avions pris congé, et il avait appuyé pour moi sur le bouton de l'ascenseur. En descendant, j'avais ressenti une telle gratitude envers l'entreprise

d'avoir pris l'initiative d'agir que j'en avais été paralysé au point d'oublier de saluer mes collègues. Une fois à la maison, je m'étais demandé ce que j'allais faire de cette journée entamée ; j'avais alors sorti mes affaires de bain de la commode de notre chambre et m'étais rendu à pied à la piscine. Je guette les bruits dans le couloir, m'attendant à tout moment à entendre le bruit de la clé de Vivien dans la serrure de l'entrée. Il faisait plus chaud à la piscine que dans cet appartement désert et refroidi. J'aimerais mieux y être encore, assis à côté de la fille au bikini zèbre. J'attends ma femme avec le sentiment d'être un chien de Pavlov, guettant avec impatience le claquement de ses pas. J'imagine le bruit de sa valise trolley sur le parquet du couloir. Ou encore une étreinte maladroite d'où jaillirait soudain une remarque désobligeante sur mon odeur de chlore. Je demanderai à Vivien comment s'est passé son voyage d'affaires, son séminaire, sans réussir à paraître réellement intéressé. Elle me parlera de son chef qui refuse de payer les heures supplémentaires. Ou bien de son cours de peinture et de la Vénus bleue qu'elle a commencée. Je m'extirpe du canapé et traîne les pieds jusqu'à la salle de bains pour me laver le visage au savon. Ma peau est parsemée de petits points et de fines veinules rouges. Je palpe les traces laissées sur mon visage par les lunettes de plongée. En quittant le miroir, mes yeux tombent sur les serviettes et le maillot humides posés sur l'étendoir. En temps normal, je me rends une ou deux fois par semaine à la piscine. Elle soutient que j'y vais exprès pour empester le chlore et ne pas être obligé de coucher avec elle. L'odeur de chlore mêlée à mes émanations personnelles lui répugne. C'est parce que tu es un homme que tu sens plus le chlore qu'une femme, se plaît-elle à répéter. Sa propre odeur de chlore ne la dérange pas. Elle ne la sent même pas, c'est du moins ce qu'elle affirme : elle ne sent *jamais* le chlore. Nous avons connu des jours qui sentaient meilleur. Des jours

dont je garde précieusement les vestiges dans ma boîte à haïku, sous forme de petits papiers chiffonnés. « Tu humes mes jours / un animal à plumes / bondit vers toi. » Aujourd'hui, mon odeur de chlore me semble particulièrement intense, mais c'est sans doute parce que j'ai mauvaise conscience, n'ayant pas mérité la piscine par une dure journée de labeur. J'aimerais effacer tout ce chlore, du moins aujourd'hui et maintenant, et je me demande si je ne devrais pas reprendre une douche. Il faut que je dissimule à Vivien le fait que j'ai passé toute la journée à la piscine à ne rien faire. Elle ne comprendrait pas. Je dois faire disparaître mes affaires de bain chlorées. J'imagine déjà son triomphe si je lui racontais que j'ai été licencié. Elle m'a souvent reproché mon manque d'investissement dans l'entreprise, me prophétisant un licenciement pour insuffisance de motivation. Mon éviction lui donnerait raison. Vivien n'a aucune idée de la réelle ampleur de mon refus de travailler. Tout de même, mon renvoi m'a pris au dépourvu. Je ne craignais pas d'être viré. Je me sentais en sécurité dans l'ombre de ma chef Kain, pensant qu'elle serait la première à sauter si l'on venait à se rendre compte de l'improductivité de notre service. J'étais persuadé que tout retomberait sur elle, qu'on l'accuserait de ne pas avoir su motiver ses collaborateurs. Je suis soudainement pris de panique à l'idée que Vivien pourrait me surprendre, mes affaires humides à la main et environné de vapeurs de chlore. J'en ai des sueurs froides. Les serviettes humides, je pourrais encore m'en débarrasser dans la machine à laver, mais les chaussons et le maillot me trahiraient. Il me faudrait une cachette. Le balcon ? Il se pourrait que Vivien aille pendant la nuit y suspendre sa veste enfumée pour l'aérer. Peut-être le local où nous rangeons nos vélos ? Mais si demain, exceptionnellement, elle décidait d'aller au travail à vélo ? Je vais à la fenêtre du salon et observe les silhouettes qui se découpent derrière les fenêtres de la maison d'en face. Quelques

rare passants se hâtent devant le portail. Personne n'entre dans la maison. Pourquoi pas la cour intérieure ? Je fourre les affaires de piscine dans mon sac à dos et sors en courant de l'appartement. Devant l'entrée, il y a une limousine Honda rouge mal garée, et j'ai une seconde d'angoisse en pensant que c'est Vivien. J'avais complètement oublié qu'elle avait vendu sa Honda rouge l'année dernière, parce que son chef roule en Mini et qu'un collaborateur lui avait soufflé à l'oreille que le chef ne supportait pas que ses subordonnés « roulent plus gros » que lui. Je traverse la rue et jette un coup d'œil en direction de l'ouest, sur l'enfilade de rues fermée par la sombre silhouette de la Forêt Viennoise qui découpe son dôme à l'horizon. Je rentre la tête comme si je m'attendais à recevoir un coup et essaie la poignée de la maison d'en face. La porte est ouverte. Dans l'entrée, le petit bouton plastifié de l'interrupteur du couloir rougeoie faiblement. Je passe rapidement devant les boîtes aux lettres vieil or et trouve la porte de la cour. Dans le jardin, il y a une corde à linge tendue entre deux arbres à laquelle je suspends, à l'aide de pinces orange vif, mes chaussons anti-oursins blancs encore humides. Je les avais achetés durant un séjour à Majorque avec Vivien pour me protéger des *strongylocentroti franciscani* de la côte. Sous l'eau, les rochers étaient en effet infestés d'oursins. Vivien, qui avait prévu le coup, s'était acheté des chaussons de plage, et je m'étais moqué d'elle parce qu'ils ressemblaient à des chaussons de danse. Jusqu'au jour où j'avais moi-même marché sur un oursin et où j'avais dû aller trouver un médecin du coin pour qu'il me retire les piquants. Après cela, j'étais allé m'acheter des chaussures en plastique. Ces Franciscains revêches peuvent vivre 200 ans et leurs piquants restent durs jusqu'à leur mort. Je me demande pourquoi l'être humain n'est pas aussi résistant. Le *strongylocentrotus* rouge ne tombe jamais malade, et c'est uniquement en analysant ses tissus qu'on peut déterminer

son âge. Les oursins centenaires vont même jusqu'à produire une semence plus abondante et de meilleure qualité que les plus jeunes. Après ces vacances, je m'étais attaché à ces chaussons anti-oursins que j'utilise aujourd'hui encore à la piscine. (Depuis combien de temps les étoiles ont-elles déserté notre chambre à coucher ? Toutes ces étoiles que j'avais photographiées, il y a bien longtemps, lors de vacances en Espagne, l'appareil posé à même le sol, diaphragme ouvert, et qui, telles de petites guirlandes floues, imprimaient leur trace sur fond de ciel bleu nuit ?) J'accroche serviette et maillot à côté des chaussons et jette un rapide coup d'œil aux fenêtres du rez-de-chaussée, comme si c'était moi qui avais quelque chose à cacher et non eux. Dans un des appartements du premier étage, il y a de la lumière, mais je ne vois pas de visage à l'affût derrière les vitres et je m'esquive. De retour sur mon canapé, j'écoute ma respiration s'apaiser et recouvrer une vraie fausse apparence de normalité. Le chatonnement coloré des téléviseurs derrière les fenêtres de la maison d'en face me suffit en guise de divertissement. Vivien peut arriver, elle ne trouvera plus aucune trace de cette journée. Je me souviens alors que, en plus des messages destinés à Vivien, il doit encore y avoir sur le répondeur celui de la Kain, ma chef. Lorsque j'étais rentré à la maison, elle m'en avait déjà laissé un me demandant de la rappeler. Je saute du canapé et bondis vers le meuble du téléphone de l'entrée. J'appuie par erreur sur la touche d'écoute de notre annonce : « Vivien et moi ne sommes pas là pour le moment. Veuillez rappeler ultérieurement ou laisser un message. Merci ! » Le répondeur ne demande pas si vous voulez effacer toute une journée et la rayer de votre mémoire. Après avoir fait défiler une nouvelle fois tous les messages, je les efface en maintenant la touche longuement appuyée, puis, à la suite de cet effort incongru, cette trace à son tour est éliminée. Je me rassieds sur le canapé et repense aux nageurs

que j'ai observés aujourd'hui dans le bassin. Je me demande si le nageur zélé qui est sorti de l'eau le dernier a eu véritablement conscience de ce qu'il était en train de vivre. Ou si ce bref instant de poésie l'a frôlé sans laisser de trace, comme l'aurait fait un passant anonyme ? Ce sont à présent les gymnastes qui cabriolent devant mes yeux, leurs cylindres en mousse colorée entre les jambes. Cette journée à la piscine s'est déroulée tranquillement, sans cris et sans disputes. Je redoute, en ce qui concerne cette nuit, l'éventualité d'une étreinte avec Vivien. Elle risquerait alors de sentir le chlore. La peau du cou est assez tendre et retient davantage le chlore que celle, plus épaisse, des joues. Je me lève, vais dans la salle de bains et fouille dans l'armoire à glace à la recherche d'un vieux flacon de parfum. Voilà des années que je n'utilise plus de parfum, n'ayant pas vraiment de raison de vouloir sentir bon. Cela fait aussi bien longtemps qu'on ne m'a pas offert de parfum. Je trouve dans l'armoire un flacon poussiéreux de Davidoff et me vaporise de chaque côté du cou. Le flacon est encore presque plein, je ne sais plus à quel moment j'ai cessé de me préoccuper de sentir bon. Le Davidoff avait dû être un cadeau de la mère de la famille n° 1 ou du père de la famille n° 2, qui sentent bon tous les deux. Entre mes 14 et mes 18 ans, ils m'avaient accablé de flacons de parfum. Ils ne voulaient pas être tenus responsables de ma mauvaise odeur. Je ne m'explique pas pourquoi je ne me suis pas débarrassé depuis longtemps de tous ces flacons poussiéreux de parfum rance. Je ferme la porte de la salle de bains derrière moi mais la rouvre aussitôt pour aérer un peu et dissiper l'odeur de parfum. Tout est bon pour brouiller les pistes. Puis je me laisse tomber sur le canapé, et mes pensées s'égarèrent en une méditation sur la chaude atmosphère de la piscine et sur la fille au bikini zèbre.



CANDIDATURE SPONTANÉE

Madame,

Suite à mon entretien téléphonique avec Madame Mann, j'ai l'honneur de postuler auprès de vous au poste de compteur de crayons noirs. J'ai choisi votre entreprise parce qu'en qualité d'expert en *wording* et conseil en communication, j'ai été séduit par le profil du poste, et aussi parce qu'il me semble que mon panel d'expériences peut s'avérer fort enrichissant pour votre entreprise dans la perspective d'un inventaire de tous vos crayons, de papier et de couleur.

J'ai passé l'essentiel de ces derniers mois à la maison en compagnie de bouteilles de vin vides, et en plus d'assumer mes obligations en matière de distractions solitaires, j'ai su prendre de nombreuses initiatives professionnelles, parmi lesquelles l'élaboration d'une stratégie de ralentissement général (cf. cœlacanthe) ou encore le renoncement dynamique à toute forme de formation complémentaire.

J'ai en particulier refusé de participer à une série de séminaires dispensés par un institut de renom. Mon manque de compétence organisationnelle m'a appris à mépriser avec succès tous les experts en communication, qu'ils soient nationaux ou internationaux. En outre, à force de côtoyer les manifestations très variées de ma faiblesse de caractère,

et ceci dans un contexte interculturel différencié, je me suis forgé une grande capacité à refuser la résolution des problèmes, ainsi qu'une solide incompetence sociale.

Actuellement, j'aime par-dessus tout m'asseoir à la fenêtre et observer le comportement de mes voisins dès la tombée de la nuit, ce qui est bien la preuve de mon incapacité à gérer les conflits. Je ne doute pas que cette brève description de mon champ d'activités aura su éveiller votre intérêt, et serais heureux de vous rencontrer pour en parler avec vous de manière plus approfondie.

Dans l'attente d'une réponse positive de votre part, je vous prie d'agréer, Madame, l'assurance de ma considération distinguée.

Hans Hans

Je trouve cette feuille sur le buffet. Je me souviens alors de ma candidature spontanée de la nuit dernière. Je la jette à la poubelle, et tente d'établir un rapprochement entre ces lettres errant sur le papier et ma relation avec Vivien : des écailles tombées, petits miroirs aveugles.